

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ À LA ZONE DES ARMÉES

Paquebots géants

Un sous-marin allemand a torpillé, en violation du droit des gens, un paquebot anglais, la « Lusitania », qui a sombré, entraînant plus de quinze cents victimes.

On verra plus loin dans quelles circonstances s'est perpétré ce crime monstrueux qui a fait pousser un cri d'horreur dans toutes les parties du monde civilisé. Nous nous bornerons à donner à cette place quelques renseignements sur la *Lusitania*⁽¹⁾, magnifique « lévrier des mers » dont la mise en service a marqué, dans l'histoire de la navigation, la tentative la plus hardie qui ait été réalisée depuis la construction du *Great-Eastern*.

Lancée le 7 juin 1906, dans les chantiers de MM. John Brown and C°, à Clydebank, la *Lusitania* fut le premier (le second est la *Mauritania*) des deux paquebots géants à turbines de la compagnie Cunard. Si les dimensions de la *Lusitania* étaient beaucoup plus grandes que celles des transatlantiques construits jusqu'à 1907, ce n'est pas toutefois à ce détail qu'était due la supériorité du nouveau paquebot, mais bien à l'adoption de turbines à vapeur comme machines motrices.

**

La *Lusitania* était aménagée pour recevoir 550 passagers de 1^e classe, 500 de 2^e classe, 1,700 de 3^e classe, soit un total de 2,750 passagers. Elle avait, en outre, un état-major comprenant 26 officiers et 874 matelots, chauffeurs, maîtres d'hôtel, cuisiniers, garçons de service. C'était donc 3,700 personnes qu'elle pouvait transporter. Cette véritable ville flottante n'avait pas coûté moins de 30 millions ; ses caractéristiques étaient les suivantes : longueur, 239 m. 25 ; largeur, 26 m. 84 ; tonnage brut, 32,500 tonnes ; vitesse prévue, 26 noeuds (soit 45 kilom. 152 à l'heure) ; le paquebot franchissait en quatre jours dix heures la distance de 6,450 kilom. environ, qui sépare Liverpool de New-York.

La *Lusitania* réalisait des progrès considérables au point de vue technique, mais les améliorations n'étaient pas moins marquées en ce qui concerne le confort des passagers. Chambres, cabines, salles à manger, bibliothèque, salon de conversation, fumoir, etc., tout avait été conçu et agencé pour donner aux passagers l'illusion qu'ils étaient encore à terre, installés dans quelque luxueux palace.

La salle à manger des premières, décorée blanc et or, en style Louis XVI, avait 20 mètres sur 18 m. 90. Un grand panneau central surmonté d'un dôme elliptique orné de peintures et de moulages en pâte de même style, donnait à l'ensemble un aspect gran-

diose qui n'avait jusqu'alors été réalisé sur aucun paquebot.

Le salon de lecture (15 m. 60 × 13 m. 25) décoré dans le style anglais de la fin du dix-huitième siècle, avec des panneaux tendus en brocart de soie crème et gris, était éclairé de chaque bord par de grandes fenêtres garnies de rideaux copiés sur de vieux dessins du temps.

Le fumoir (16 m. 50 × 15 m.), de couleur sombre, recouvert d'une vaste coupole décorée, était entièrement lambrissé en noyer d'Italie. Dans le salon de musique et de conversation (20 m. 40 × 15 m. 60), orné de panneaux en acajou de style Renaissance, on remarquait deux cheminées monumentales en marbre établies sur les cloisons avant et arrière.

**

Le progrès n'était pas moins considérable en ce qui concerne le confort des passagers de 2^e et de 3^e classe. Ces derniers notamment, qui sont en général des émigrants transportés à très bas prix, étaient logés dans des cabines spacieuses à 2, 4 ou 6 couchettes et disposaient sur le pont supérieur d'une vaste salle à manger de 24 mètres × 18 mètres, où 350 personnes pouvaient prendre les repas ensemble. Par une gracieuse attention, un salon spécial avait été réservé pour les dames.

Il y avait encore à bord un bureau de renseignements auquel la plupart des cabines étaient reliées par téléphone ; une imprimerie pour la publication d'un bulletin journalier contenant les informations pouvant intéresser les passagers et le relevé des marconigrammes ou dépêches reçues par la télégraphie sans fil.

Toutes ces admirables installations ne sont plus ; il a suffi d'une torpille pour couler à 50 mètres de fond ce palais flottant où le génie de l'homme avait réalisé des merveilles.

La perte de la *Lusitania* a été accueillie en Allemagne par des cris de joie et de triomphe ; chez les neutres, cet exploit criminel a provoqué partout un frémissement d'indignation mêlé de dégoût pour les abominables méthodes de banditisme inaugureres par l'Allemagne.

LA FRANCE ET L'ITALIE

A tant de liens qui doivent réunir les deux peuples, s'est associée aujourd'hui la communauté des intérêts. Nous sommes comme deux frères, qui, séparés depuis longtemps par la ruse d'ennemis communs, s'embrassent enfin, et, pour arriver au même but, confondent leurs forces et leurs passions. La liberté, la civilisation seront assurées pour toujours si les peuples de France et d'Italie, réunissant leurs bannières, marchent à la tête des nations qui réclament leurs droits et la liberté entière de leurs actions.

GIUSEPPE MAZZINI.

(1) Le nom de *Lusitania* est celui d'une division de l'Espagne romaine, qui comprenait le Portugal actuel.

Faits de guerre

DU 7 AU 11 MAI

La ville de Dunkerque a été de nouveau bombardée dans la matinée du 10 mai ; elle a reçu trois obus qui n'ont fait ni victimes ni dégâts. L'ennemi a lancé ensuite onze obus sur Bergues, où il y a eu douze personnes tuées et onze blessées. Nos batteries ont aussitôt ouvert le feu et arrêté le tir de l'ennemi qui n'a pas recommencé dans la journée.

En Belgique, le 9 mai, l'ennemi a prononcé des attaques entre la mer et Nieuport ; dans la nuit du 9 au 10 et dans la matinée du 10, il a renouvelé par trois fois ses attaques au nord de Lombaertzyde ; il a été chaque fois repoussé, et il a subi des pertes importantes. A l'est de Saint-Georges, nos fusiliers marins se sont emparés de la ferme de l'Union, très puissamment fortifiée, et d'un ouvrage à l'est de la ferme ; ils ont fait une trentaine de prisonniers. Dans la nuit du 10 au 11 mai, l'ennemi a tenté sans succès de reprendre ces positions. Nous nous y sommes maintenus et consolidés.

Au nord d'Ypres, le 7 mai, les troupes britanniques établies près de Saint-Julien ont été violemment attaquées ; elles ont repoussé l'ennemi en lui infligeant des pertes sensibles. Au sud d'Ypres, à la cote 60, elles ont repris une nouvelle partie des tranchées perdues par elles trois jours auparavant. Dans la journée du 9, elles ont gagné du terrain dans la région de Fromelles, à 12 kilomètres à l'ouest du saillant sud-ouest de l'enceinte de Lille. La lutte d'artillerie est très vive sur toute cette partie du front.

Dans la région d'Arras, le 8 mai, un de nos bataillons, par un coup de main heureux, a enlevé un fort ouvrage ennemi situé à l'ouest de Lens ; il y a fait en outre une centaine de prisonniers. Dans la journée du 9, nos troupes ont fait de sérieux progrès dans la direction de Loos et au sud de Carenny ; elles ont enlevé sur un front de 7 kilomètres et sur une profondeur qui atteint sur certains points 4 kilomètres, deux et parfois trois lignes de tranchées très solidement fortifiées ; elles se sont emparées du hameau de la Targette et de la moitié du village de Neuville-Saint-Vaast. Le 10 mai, elles ont maintenu tous les gains réalisés la veille et elles ont encore gagné du terrain, notamment entre Souchez et Carenny ; à la fin de la journée, elles se sont emparées d'abord du cimetière, puis de la partie est du village de Carenny et de la route de Carenny à Souchez. Carenny a été ainsi investi sur trois de ses faces et n'a plus que des communications précaires avec les lignes allemandes. Les forces amenées par l'ennemi de Lens et de Douai en automobile n'ont réussi nulle part à reprendre l'avantage.

Quatre sortes contre-attaques se sont brisées sous notre feu au cours de l'après-midi du 10, en subissant des pertes très élevées devant Loos, à Notre-Dame-de-Lorette, à Souches et à Neuville-Saint-Vaast; sur ce dernier point, nous avons gagné du terrain. Dans la nuit du 10 au 11, l'ennemi a subi un nouvel échec; les contre-attaques au nord de Neuville ont été complètement repoussées et nous avons conservé la totalité du terrain gagné en infligeant de très fortes pertes aux assaillants. Sur le reste du front Loos-Arras, aucune contre-attaque ne s'est produite.

Le 10 mai, à 15 heures, le total des prisonniers s'élevait à plus de 3,000, parmi lesquels une cinquantaine d'officiers, dont un colonel: dans les deux journées des 9 et 10, nous avions pris plus de 10 canons et de 50 mitrailleuses. Depuis ce moment, nous avons fait des prisonniers: deux cent trente hommes et trois officiers à Carenay; une centaine d'hommes à Neuville-Saint-Vaast; nous avons aussi pris plusieurs mitrailleuses à Carenay.

La lutte d'artillerie a été très vive sur tout le reste du front; mais en dépit d'une préparation intensive, l'ennemi n'a enregistré partout que des échecs.

Dans la région d'Albert, à Frise, à l'ouest de Péronne, l'ennemi a prononcé dans la nuit du 6 au 7 mai, une petite attaque qui a été repoussée par le feu et à la baïonnette.

Sur le front de l'Aisne, à Berry-au-Bac, nous avons également repoussé une attaque dans la journée du 10 mai.

En Champagne, dans la nuit du 6 au 7, une tentative de l'ennemi contre le fortin de Beauséjour a complètement échoué; dans la journée du 9, nous avons arrêté net une offensive dirigée contre nos positions près de Saint-Thomas, dans la vallée de l'Aisne, aux lisières de l'Argonne.

En Argonne, dans la nuit du 7 au 8 mai, et dans la journée du 8, l'ennemi a dirigé contre Bagatelle trois attaques, au cours desquelles il s'est servi, sans aucun succès d'ailleurs, de bombes asphyxiantes et de liquides enflammés. Dans la journée du 9, nous avons pu constater l'importance des pertes subies par l'assaillant.

En Woëvre, la lutte a été très vive au bois Le Prêtre; à trois reprises, le 8 mai, l'ennemi a attaqué nos positions; il a renouvelé ses efforts le 10 mai; il a été chassé fois arrêté par notre feu et obligé de se replier en laissant beaucoup de morts sur le terrain.

Dans les Vosges, nous avons continué à progresser sur la rive droite de la Fecht; le 8 mai, nous avons gagné près de 1 kilomètre en profondeur sur un front de 1,500 mètres dans la direction de Metzeral. Un combat d'artillerie très violent est engagé au Sillakerwasen.

RUSSIE

Officiel. — Dans la région de Chawli et au sud de Mitau, notre offensive a continué avec succès, sur un large front.

Une division de cavalerie bavaroise, appuyée par un régiment d'infanterie de la garde prussienne, qui tentait d'envelopper nos troupes opérant dans la région de Keydani, a été attaquée avec succès par notre cavalerie, qui l'a chassée et dispersée devant elle.

Sur la rive gauche de la Vistule, nous avons repoussé une attaque de l'ennemi à l'embouchure de la Nida.

Dans la Galicie occidentale, après des combats acharnés, l'ennemi a réussi, dans la région de Krosno, à passer la Vislouka dans son cours supérieur.

Au cours des combats qui ont été livrés la semaine dernière, nous avons fait prisonniers plusieurs milliers d'Allemands et d'Autrichiens blessés, dont le total va être précisé.

Dans la région du col d'Oujok, l'ennemi a prononcé une attaque infructueuse.

Le 8 mai, l'ennemi, en colonnes serrées, a attaqué impétueusement sur la chaîne des monts Iavoriki, sur le cours supérieur de la Lomnitz, dans un secteur de notre position qui était occupé par deux compagnies.

Les pertes de l'ennemi ont été si importantes que les cadavres ont empêché le tir de nos tranchées. Nos compagnies, malgré le feu des mitrailleuses ennemis, sont sorties de leurs tranchées et, négligeant la défense que celles-ci leur assuraient, ont, par leur feu, balayé les colonnes assaillantes.

L'ennemi, dans cette région, a été partout repoussé.

Le même jour l'ennemi, après un combat acharné, a forcé un de nos détachements près du village de Zalevki, à se replier sur la rive gauche du Dniester.

Dans la nuit du 9 mai, nos avant-gardes, ayant traversé le Dniester, ont attaqué l'ennemi sur le front Chabokruki, embouchure du Stripi et ont fait 1,300 prisonniers, capturé un canon et plusieurs mitrailleuses.

LA GUERRE AÉRIENNE

Plusieurs zeppelins escortés d'avions ont survolé, le 10 mai, au matin, l'embouchure de la Tamise et ont jeté de nombreuses bombes sur Wustellif-Thoudenley et surtout sur Southend, jolie plage située à 60 kilomètres de Londres. Trente maisons y ont été littéralement démolies; leur emplacement n'est plus qu'un amas de décombres fumants. Une vieille dame a été tuée, son mari horriblement blessé.

Deux zeppelins survolèrent particulièrement le Queen Mary's Hotel, transformé en hôpital, immense bâtiment abritant plus de deux cents blessés anglo-belges. Ils jetèrent une vingtaine de bombes qui creusèrent d'énormes trous dans le jardin.

Un des projets a failli atteindre un navire ou sont internés douze cents civils allemands.

Ce raid aérien fut connu à Londres à dix heures et y causa une grosse émotion. L'indignation est arrivée au paroxysme.

Un de nos avions a bombardé un hangar à dirigeables à Maubeuge et y a allumé un incendie. Un avion ennemi a lancé sans résultat des bombes sur la gare de Doullens. Un autre, poursuivi entre Argonne et Meuse par un appareil français, a dû atterrir dans les lignes allemandes où il a pris feu. D'autre part, les Allemands ont abattu un avion anglais et les troupes britanniques deux avions allemands.

Un avion allemand, volant à une très grande hauteur, a lancé cinq bombes sur Saint-Denis hier, mardi matin, entre 7 heures et quart et 7 heures et demie. Deux bombes sont tombées sur les fortifications, une rue de Paris, sur une maison dont elle a détruit la toiture, une autre impasse Sainte-Marguerite, où elle a également crevé la toiture d'une maison, et la cinquième devant un hangar rempli de paille, où des débris du projectile ont blessé six soldats. L'avion a été mis en fuite par une de nos escadrilles.

La Situation agricole

NOUVELLES MILITAIRES

Le Président de la République sur le front. — Le Président de la République, accompagné du général de Castelnau, a visité dimanche les troupes qui opèrent dans la région de Ribécourt.

Le commandant du corps expéditionnaire en Orient. — Le général d'Amade, commandant le corps expéditionnaire français aux Dardanelles, va prochainement rentrer dans la région de Keydani, a été attaqué avec succès par notre cavalerie, qui l'a chassée et dispersée devant elle.

Les dossiers de pension ou de gratification. — La constitution de certains dossiers de pension ou de gratification accordées à des militaires peut subir quelque retard, par suite des difficultés éprouvées pour obtenir les attestations ou actes de notoriété, destinés à suppléer les actes de naissance, quand le pays d'origine des intéressés est occupé par l'ennemi.

Dans la région méditerranéenne, en particulier, on donne, au détriment des cultures florales, plus d'extension à la culture maraîchère.

originaires de communes envahies, M. Millerand, ministre de la guerre, a décidé que leur acte de naissance serait remplacé par un duplicata de la page de leur livret matricule contenant les indications relatives à l'état civil.

La production de ce duplicata devra être corroborée par un acte de notoriété établi par le commandant d'unité et certifié par sept militaires déclarant connaître l'intéresse.

ASSURANCES SUR LA VIE

Circulaire complémentaire relative aux assurances sur la vie souscrites par des militaires ou assimilés

A la date du 24 août 1914, le ministre a adressé à tous les chefs de corps et de service, une circulaire relative aux assurances sur la vie souscrites par des militaires ou assimilés. Sur la demande du ministre du travail et de la prévoyance sociale, les compagnies d'assurances qui ont appliquée à leurs assurés la circulaire du 24 août 1914 ont consenti à rouvrir du 1^{er} mai au 10 juin 1915 inclus le délai pour la souscription de l'assurance de guerre.

Cette prolongation qui ne pourra plus être renouvelée est accordée aux conditions suivantes :

1^o Chaque demande devra être accompagnée soit d'un certificat de validité émanant du chef de corps ou de service, conformément à la circulaire du 24 août 1914, soit, à défaut, d'un certificat délivré par un médecin militaire ou civil et établissant le bon état de santé de l'assuré.

2^o Les surprises devront être préalablement acquittées avec, d'ailleurs, toutes les facilités de paiement accordées par les compagnies et visées par la circulaire du 24 août 1914.

3^o Toute prime ou portion de prime venue à échéance entre le commencement des hostilités et la date du nouvel avantage suivra le sort de la surprise afférente à cet avantage, c'est-à-dire devra être acquittée préalablement, avec d'ailleurs toutes les facilités de paiement accordées par les compagnies.

4^o Sous ces trois conditions, et pendant la durée du délai ci-dessus, les compagnies renonceront à se prévaloir de la clause résultant du retard apporté par le mobilisé dans sa demande d'avantage de surprise de guerre, et ce, jusqu'à concurrence d'un capital de 10,000 fr. par tête assurée, ce capital représentant du reste le capital moyen assuré par contrats.

Les chefs de corps ou de service, tant dans la zone des armées qu'à l'intérieur, sont invités en conséquence, à porter d'urgence ces dispositions nouvelles à la connaissance de tout le personnel militaire ou civil sous leurs ordres, le délai accordé par les compagnies expirant le 10 juin.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Pages militaires.

Metz-la-Française

Il n'y a pas de ville qui se fasse mieux aimer que Metz. Un Messin français, à qui l'on rappelle sa cathédrale, l'esplanade, les rues étroites aux noms familiers, la Moselle au pied des remparts et les villages disséminés sur les collines, s'attendrit. Et pourtant ces gens de Metz sont de vieux civilisés, modérés, nuancés, jaloux de cacher leur puissance d'enthousiasme. Un passant ne s'explique pas cette émotion en faveur d'une ville de guerre, où il n'a vu qu'une belle cathédrale et des vestiges du dix-huitième siècle, auparavant assassinat. Un Allemand me tira presque à bout portant un coup de revolver. La balle est restée à droite, dans ma poitrine, l'Allemagne est donc là. Mais de l'autre côté, du cœur, il y a la France !

C'est la paix !

En réalité, c'était un canard. Les nouvelles officielles n'arriveront que le lundi soir et elles causeront une profonde déception.

Un journal conservateur, reproduit dans le *Berliner Tageblatt* du 5 mai, écrit : « Il est clair que le pavage des bâtiments officiels à Berlin a été réalisé dans le public des espérances démesurées. Aucune victoire presque si grande qu'elle soit, ne saurait répondre à l'attente suscitée par une telle mesure. Pourquoi a-t-on fait cela ? La population était impatiente ? Pourquoi troubler ainsi par incompréhension les intentions du peuple de Berlin ? »

Le *Berliner Tageblatt* déclare : « Il faudra changer de méthode. A l'avenir, les bâtiments officiels ne devront pas servir à l'issue de la bataille. »

Ces alternatives d'enthousiasme et d'abattement, nous aussi, nous les avons connues... en 1870, et nous nous en sommes, finalement, très mal trouvés. A chacun son tour !

Les veuves allemandes veulent absolument se remettre, et tout de suite, na !

Leur langue et la nôtre. — Les Allemands font la chasse à toutes les expressions franaises qui, au cours des siècles, s'étaient glissées dans leur propre langue. Mais l'amour de l'histoire, c'est que la guerre a fait adopter quantité de mots nouveaux... tous d'origine française ! Les Allemands disent couramment, croyant parler boche, *eine tranchée*. Dans la presse ou dans les lettres privées, on trouve en abondance des vocables franglaises nés, sans doute, dans les départements envahis : ainsi, *eskortieren*, *patrouiller*, *requirieren* (réquisitionner), et le plus beau, le bouquet, *ricochiren*. A quand les *demoliren*, *executiren*, *pilliren* ?

Aussi toutes les familles possèdent-elles,

mais maintenant, leur *tireire de puition po r l'emploi des mots étrangers*. Le pere de famille dépose la boîte à sous sur la table, pendant le repas, et s'enfonce dans son fauteuil, tout en regardant les héros des grandes guerres sur les places où les officiers allemands exercent aujourd'hui leurs recrues. Les édifices civils gardent encore la marque des ingénieurs de notre armée ; c'est partout droiture et simplicité, netteté des frontons sculptés, aspect rectiligne de l'ensemble. D'un bord à l'autre de la place Royale, le palais de justice s'accorde fraternellement avec la caserne du génie ; les maisons bourgeois elles-mêmes se rangent à l'alignement, et, sous les arcades de la place Saint-Louis, on croit sentir une discipline. Cet esprit s'étend sur la douce vallée mosellane. Depuis l'esplanade, on devine sous un ciel nuageux douze villages vigneronnes, baignés ou mirés dans la Moselle, et qui nous caressent, comme elle, par la douceur mouillée de leurs noms : Scy, qui donne le premier de nos vins ; Rozéricules, où chaque maison possède savigne ; Woippy, le pays des fraises ; Lorry, que ses mirabelles enrichissent ; tous chargés d'arbres à fruits qui semblent les abriter et les aimer. Mais les collines où ils s'étagent ont leurs têtes aplatiees : c'est qu'elles sont devenues les forts de Plappeville, de Saint-Quentin, de Saint-Blaise et de Sommy.

Les Messins d'avant la guerre, tous soldats ou parents de soldats, vivaient en rapports journaliers avec la région agricole. Les rentiers y avaient leurs fermes, les marchands leurs acheteurs, et la plus modeste famille roulait d'une maison de campagne où, chaque automne, on traitait surveiller la vendange...

Au sortir de la gare, on tombe dans un quartier tout neuf, où des centaines de maisons chaotiques nous allèchent d'abord par leur couleur café au lait, chocolat ou thé, révélant chez les architectes une prédilection pour les aspects comestibles...

Tout ce quartier, qui vise à la puissance et à la richesse, n'est que mensonge, désordre et pauvreté de génie. C'est proprement inconcevable, sinon comme le délire d'élèves surmenés ou la farce injuriante de rapins qui bafouent leurs maîtres. On croit voir, figées en saindoux, les folies d'étudiants architectes à la taverne d'Auerbach.

On reprend pied, on respire, sitôt franchie la ligne des anciens remparts. Je ne dis pas que ces maisons petites, très usagées, avec leurs volets commodes et parfois des balcons en fer forgé soient belles, mais elles ne font pas rire d'elles. Des simples gens ont construit ces demeures à leur image, et, voulant vivre paisiblement une vie messine, ils n'ont pas eu souci de chercher des modèles dans tous les siècles et par tous les climats. Voyez, au

cours : celles qui ne veulent pas fonder de foyer et ceux qui ne veulent pas prendre de fusil pour le défendre.

Puis, voulant donner une preuve très grande de son amour pour notre pays, M. Roosevelt a dit à notre conférence :

« Nous n'avez peut-être pas su qu'au cours de ma campagne électorale de 1912 je fus, à Milwaukee, dans l'Etat du Wisconsin, l'objet d'une tentative d'assassinat. Un Allemand me tira presque à bout portant un coup de revolver. La balle est restée à droite, dans ma poitrine, l'Allemagne est donc là. Mais de l'autre côté, du cœur, il y a la France ! »

En réalité, c'était un canard. Les nouvelles officielles n'arriveront que le lundi soir et elles causeront une profonde déception.

Un journal conservateur, reproduit dans le *Berliner Tageblatt* du 5 mai, écrit : « Il est clair que le pavage des bâtiments officiels à Berlin a été réalisé dans le public des espérances démesurées. Aucune victoire presque si grande qu'elle soit, ne saurait répondre à l'attente suscitée par une telle mesure. Pourquoi a-t-on fait cela ? La population était impatiente ? Pourquoi troubler ainsi par incompréhension les intentions du peuple de Berlin ? »

Le *Berliner Tageblatt* déclare : « Il faudra changer de méthode. A l'avenir, les bâtiments officiels ne devront pas servir à l'issue de la bataille. »

Ces alternatives d'enthousiasme et d'abattement, nous aussi, nous les avons connues... en 1870, et nous nous en sommes, finalement, très mal trouvés. A chacun son tour !

Les statues de Fabert et de Ney, que sont venues rejoindre celles de Guillaume I^{er} et de Frédéric-Charles, étaient entourées du prestige qu'on accorde aux pierres tutélaires.

On se montrait les héros des grandes guerres sur les places où les officiers allemands exercent aujourd'hui leurs recrues. Les édifices civils gardent encore la marque des ingénieurs de notre armée ; c'est partout droiture et simplicité, netteté des frontons sculptés, aspect rectiligne de l'ensemble. D'un bord à l'autre de la place Royale, le palais de justice s'accorde fraternellement avec la caserne du génie ; les maisons bourgeois elles-mêmes se rangent à l'alignement, et, sous les arcades de la place Saint-Louis, on croit sentir une discipline. Cet esprit s'étend sur la douce vallée mosellane. Depuis l'esplanade, on devine sous un ciel nuageux douze villages vigneronnes, baignés ou mirés dans la Moselle, et qui nous caressent, comme elle, par la douceur mouillée de leurs noms : Scy, qui donne le premier de nos vins ; Rozéricules, où chaque maison possède savigne ; Woippy, le pays des fraises ; Lorry, que ses mirabelles enrichissent ; tous chargés d'arbres à fruits qui semblent les abriter et les aimer. Mais les collines où ils s'étagent ont leurs têtes aplatiees : c'est qu'elles sont devenues les forts de Plappeville, de Saint-Quentin, de Saint-Blaise et de Sommy.

pied de l'Esplanade, comme les honnêtes bâtiments de l'ancienne poudrerie, recouverts de grands arbres et baignés par la Moselle, sont harmonieux, aimables. Tant de mesure et de repos semble pauvre aux esthéticiens allemands. Ce pays était épuré, décanté, je voudrais dire spiritualisé ; ils le troublent, le surchargent, l'encombrent, ils y versent une lie. Le faite des maisons demeure encore français, mais peu à peu le rez-de-chaussée, les magasins se germanisent. A tout instant, on voit râler une façade, la jeter bas, puis appliquer sur la pauvre bâtie éventrée une armature de fer, avec de grandes glaces où, le soir, des lampes électriques inonderont d'aveuglantes clartés des montagnes de cigarettes. L'ennui teuton commence à posséder Metz. Et pis que l'ennui, cette odeur avilissante de buffet, de bière aigrie, de laine mouillée et de pipe refroidie.

EN ZIG-ZAG

Rouffach, pittoresque et vaillante petite ville du Haut-Rhin, célébrait une fête de pompiers.

Sur les édifices publics et les arcs de triomphe improvisés, des écussons ornés de drapé alsaciens portaient les lettres : R. F., que les habitants de Rouffach saluaient dévouement. Arrivèrent des membres du gouvernement pour présider aux cérémonies.

— Les gens de Rouffach sont-ils devenus fous ? s'écrieront-ils en apercevant les lettres séduisantes. Le châtiment qu'ils encourront sera terrible. Afficher une telle devise en pleine terre d'empire !

Le premier citoyen interpellé tourna la tête d'un air stupéfait.

— Quelle devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Deux officiers allemands passaient récemment, en Alsace, près d'un champ qu'un cultivateur ensemençait.

— Sème, grommela l'un d'eux, sème toujours et ne t'inquiète pas de ta récolte ; c'est nous qui la mangerons.

— Possible, dit le paysan, je sème de la luzerne. Ça fera du bon foin.

Petite philosophie antiboche, par Fleury Vindry :

« Nous sommes un peuple de forte natalité, disent les Allemands, la Terre doit donc nous appartenir exclusivement. » A ce compte, les ivrognes seuls devraient être admis à vider la partie de la vie morale.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.
(Colette Baudoche.)

La « Journée française »

La « Journée française » des 23 et 24 mai prochains, qui est due à l'active collaboration du comité du Secours national et du groupe parlementaire des départements envahis, se prépare de tous côtés avec un dévouement et un empressement cordial qui lui assurent une réussite complète. En province, ce sont les préfets et les sous-préfets qui, d'accord avec les maires et les diverses associations de toutes opinions, prennent les mesures de coordination nécessaires et la réglementation de tous les détails d'un programme arrêté d'avance dans ses grandes lignes.

A Paris, ce sont aussi les grands groupements tels que : les trois sections de la Croix-Rouge, les P. T. T., les cheminots, les instituteurs et institutrices, les professeurs des lycées et collèges, les sociétés de Saint-Vincent-de-Paul, les œuvres catholiques, les organisations socialistes, la C. G. T., la Ligue patriotique des Françaises, etc., qui constituent des permanences, recrutent les équipes de quêteuses et de commissaires, répartissent le matériel pour quétter dans leur zone d'action, et cela en harmonie avec les décisions d'ordre prises par les com-

LA RÉPARATION DES DOMMAGES DE GUERRE

La Chambre, réunie mardi après-midi, a été saisie d'un projet de loi approuvé, le matin, en conseil des ministres, sur la réparation des dommages causés par la guerre. L'examen du projet a été renvoyé à une commission spéciale qui sera nommée par les groupes.

Ce projet règle les conditions d'ouverture du droit à la réparation pour dommages de guerre. Ceux-ci devront être matériels et directs et résulter d'un fait de guerre : attaque, défense ou occupation.

Le remplacement des sommes accordées devra servir à la reconstitution économique du pays.

missions d'arrondissement siégeant dans les mairies et comprenant, avec un représentant de toutes les organisations, le maire et un délégué du Secours national.

La « Journée française » des 23 et 24 mai prochains marquera un des plus beaux élans de solidarité et de bienfaisance patriotique que notre belle France, toujours si généreuse, aura lie.

La *Lusitania* coulée

Vendredi, à 2 h. 33 de l'après-midi, le transatlantique anglais *Lusitania*, appartenant à la compagnie Cunard, a été torpillé à 8 milles au sud-ouest de la pointe de Old Kinsale, sur la côte irlandaise, à l'entrée du canal Saint-Georges, par un sous-marin allemand.

Le paquebot lança aussitôt le radiotélégramme suivant : « Accourez vite, le navire donne fortement de la bande ». Dès que cette dépêche fut reçue par les stations de télégraphie sans fil, les secours s'organisèrent. Le vice-amiral sir Charles Crook senta immédiatement de Liverpool sur la scène du désastre le remorqueur *Warrior*, suivi des remorqueurs *Stormcock* et *Julia* avec cinq chalutiers et un canot de sauvetage pris en remorque.

Mais il fallut à la plupart de ces bateaux deux heures environ pour atteindre le lieu de la catastrophe. Et malheureusement vingt ou vingt-cinq minutes après avoir été frappée par la première torpille, la *Lusitania* sombra.

Malgré la bande considérable que la *Lusitania* prit de tribord, aucune panique ne se produisit.

— Quelle devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Les survivants sont unanimement à rendre hommage au sang-froid magnifique dont firent preuve les passagers et les marins en montant dans les chaloupes, laissant les femmes et les enfants passer les premiers dans chaque embarcation : cependant, le transatlantique en s'abîmant, créa un énorme remous, qui aspira et engloutit cinq chaloupes. Il ne semble pas finalement que plus de sept à huit chaloupes aient quitté le bord normalement et normalement chargées.

Le moment où le transatlantique disparaissait, des centaines de passagers sautèrent à la mer : la plupart furent entraînés dans le remous ; beaucoup de victimes s'agrippèrent aux pièces de bois détachées par l'explosion. Quelques passagers échappèrent miraculeusement, ils furent hissés dans les chaloupes après avoir été longtemps roulés dans les flots.

Partie de New-York le 1^{er} mai, la *Lusitania*

avait à bord 1,313 passagers et 665 hommes d'équipage. Au total, 1,978 personnes.

Les passagers se répartissaient ainsi : 1^{re} classe, 290; 2^e classe, 662; 3^e classe, 361.

Le navire était sous le commandement du capitaine Turner ; beaucoup de passagers étaient des Américains.

A l'heure actuelle, le nombre des survivants est de 764, comprenant 462 passagers et 302 membres de l'équipage. 144 corps ont été retrouvés dont 87 ont été identifiés. Les corps identifiés comprennent 65 passagers et 22 membres de l'équipage. On compte parmi les blessés 30 passagers et 17 membres de l'équipage.

— La guerre est la guerre, disent encore les Boches. Il la faut faire atroce, pour la faire courte. — La sottise demeure la sottise. Hélas ! on a beau la faire atroce... elle n'en finit pas !

LA RÉPARATION DES DOMMAGES DE GUERRE

La Chambre, réunie mardi après-midi, a été saisie d'un projet de loi approuvé, le matin, en conseil des ministres, sur la réparation des dommages causés par la guerre. L'examen du projet a été renvoyé à une commission spéciale qui sera nommée par les groupes.

Ce projet règle les conditions d'ouverture

du droit à la réparation pour dommages de guerre. Ceux-ci devront être matériels et directs et résulter d'un fait de guerre : attaque, défense ou occupation. Le remplacement des sommes accordées devra servir à la reconstitution économique du pays.

missions d'arrondissement siégeant dans les mairies et comprenant, avec un représentant de toutes les organisations, le maire et un délégué du Secours national.

La « Journée française » des 23 et 24 mai prochains marquera un des plus beaux élans de solidarité et de bienfaisance patriotique que notre belle France, toujours si généreuse, aura lie.

— Les gens de Rouffach sont-ils devenus fous ? s'écrieront-ils en apercevant les lettres séduisantes. Le châtiment qu'ils encourront sera terrible. Afficher une telle devise en pleine terre d'empire !

— Que devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Malgré la bande considérable que la *Lusitania* prit de tribord, aucune panique ne se produisit.

— Quelle devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Malgré la bande considérable que la *Lusitania* prit de tribord, aucune panique ne se produisit.

— Quelle devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Malgré la bande considérable que la *Lusitania* prit de tribord, aucune panique ne se produisit.

— Quelle devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Malgré la bande considérable que la *Lusitania* prit de tribord, aucune panique ne se produisit.

— Quelle devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Malgré la bande considérable que la *Lusitania* prit de tribord, aucune panique ne se produisit.

— Quelle devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Malgré la bande considérable que la *Lusitania* prit de tribord, aucune panique ne se produisit.

— Quelle devise ? Je ne vois pas l'ombre d'une devise ici.

— Appellez cela comme vous voudrez. Vous savez parfaitement que R. F. signifie « République française ».

— Là-dessus, le Rouffachois eut un candide sourire.

— A quoi pensez-vous ? R. F. signifie *Rouffacher Feuerwehr*, « Pompiers de Rouffach ».

La fureur allemande fut contrainte de se calmer, comme sous une douche de pompe à incendie.

Malgré la bande considérable que la *Lusitania* prit de tribord, aucune panique ne se produisit.

Barbarie boche

Les Allemands fusillent les prisonniers anglais

Le bureau de la presse anglaise publie des déclarations de M. Martin, rédacteur en chef du journal hollandais *Rotterdamse Nieuwsblad*, reproduisant le récit fait, à diverses reprises, par trois déserteurs allemands, dont il donne les noms en indiquant le numéro de leurs régiments et compagnies.

Ces déserteurs affirment que les régiments bavarois, sous les ordres du prince Rupprecht, ont reçu l'ordre formel de ne faire aucun prisonnier allemand.

L'ordre était exclusivement donné à l'armée bavaroise. Les soldats qui y contrevenaient étaient sévèrement punis. Les Anglais qu'on faisait prisonniers n'étaient pas envoyés en Allemagne, mais conduits au quartier général, les mains liées derrière le dos, les yeux bandés. Ils étaient immédiatement fusillés, par les soins d'officiers.

Le portrait d' l'aéoul vénéré L'accompagn' dans tous ses voyages, Il n'veut jamais s'en séparer, Il l'a toujours dans ses bagages. Des qu' quelqu' part il est installé, Il n'donn' ses ordres pour la guerre Qu'après avoir fait déballer Son inoubliable grand-père.

On dit qu'au cours d'un entretien Son vieux complic' le roi de Saxe Qui s' flatt' d'être un bon grammairien Lui r'prochain des fauts de syntaxe ; Guillaume' lui répondit vexé :

• Vousm' fai'ssuer avec votre grammaire,

• Moi je n' connais qu'une chose et c'est

• Mon inoubliable grand-père !

On dit qu' lui-même à ses soldats Fait distribuer des t's de pipe Représentant son grand papa, Et que, fidèle à son principe, On aurait vu Sa Majesté Punir ell' même un militaire Pour avoir trop mal culotté Son inoubliable grand-père.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Médecin-major BRIN, 23^e d'infanterie : les 9, 10 et 11 janvier, le médecin chef de service étant tombé mortellement frappé sur le champ de bataille, a assuré seul le service difficile du relevement des blessés dans les tranchées conquises et n'a quitté le terrain qu'après avoir évacué tous ses blessés.

Sous-lieutenant CARTON, 23^e d'infanterie : occupant avec sa compagnie la partie la plus avancée des tranchées allemandes conquises le 8 janvier, a pu repousser plusieurs contre-attaques, donnant au premier rang l'exemple de la plus belle bravoure.

Caporal CAVALIER, 24^e d'infanterie : blessé au bras, a refusé d'aller à l'ambulance et s'est fait tuer à son poste.

Soldat LESEUR, 23^e d'infanterie : tout en assurant le service de sa pièce et malgré le danger constant est allé chercher pour les panser plus de cent blessés pendant trois jours et trois nuits, et n'a pas été arrêté que lorsque, terrassé par la fatigue, il est tombé évanoui.

Sous-lieutenant ROSTUCHER, 24^e d'infanterie : blessé il y a trois semaines, a voulu rejoindre sa compagnie avant d'être complètement rétabli. A été blessé une deuxième fois le 12 janvier au moment où il se portait à l'attaque avec sa section.

Lieu-enfant OULMAN, 24^e d'infanterie : malgré son jeune âge, commandant depuis le 5 septembre une compagnie et y avait pris sur ses hommes un ascendant remarquable. S'est porté le 12 janvier, à la tête de sa compagnie, sous un feu violent, à l'attaque des positions ennemis. A été tué dès le commencement du mouvement.

Adjudant PESNEL, 24^e d'infanterie : violument attaqué dans une tranchée, y a résisté avec vigueur et est resté, jusqu'à l'ordre de repli, maître de sa tranchée, malgré les pertes importantes subies par sa section.

Capitaine FLOQUET, 27^e d'infanterie : a pris le commandement de son bataillon dans des conditions difficiles, en a réuni les éléments en retraite et a exécuté plusieurs contre-attaques. A réussi à se maintenir sur la position jusqu'à l'arrivée des renforts et a encore une fois contre-attaqué.

Capitaine ALIX, 26^e d'infanterie : a conduit avec le plus grand courage sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes; a été grièvement blessé.

Capitaine JACOMET, 27^e d'infanterie : a levé brillamment sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes. S'est maintenu pendant quarante-huit heures dans une position difficile, où il a fait preuve de sang-froid et de courage. A été blessé.

Lieutenant PATRACHE, 26^e d'infanterie : a magnifiquement enlevé sa compagnie à l'attaque des tranchées ennemis. Quique blessé, s'est employé pendant plusieurs heures pour les aménager, ses autres officiers étant hors de combat, et n'a consenti à quitter la ligne que lorsqu'il a été remplacé.

Lieutenant LACAUX, 27^e d'infanterie : blessé à la tête de sa compagnie, s'est fait rapidement panser et est revenu reprendre sa place pour prendre part à une contre-attaque au cours de laquelle il a reçu une deuxième blessure.

Adjudant RAMBOUT, 27^e d'infanterie : est sorti de l'hôpital pour prendre part au combat et conduire sa section à l'assaut des tranchées allemandes. Blessé deux fois, est de nouveau à son poste et n'a consenti à le quitter que le lendemain.

Caporal CORVISIER, 27^e d'infanterie : blessé trois fois après l'assaut des tranchées allemandes, est resté à son poste pendant toute la nuit, donnant à ses hommes l'exemple du plus grand courage.

Chef de bataillon BRU, 27^e d'infanterie : grièvement blessé à la tête de son bataillon au combat du 12 janvier.

Soldat BOUSSONNIÈRE, 24^e d'infanterie : blessé une première fois, a refusé de quitter son poste et a été, quelque temps après, blessé une deuxième fois grièvement.

Adjudant LORION, 30^e rég. d'infanterie : après avoir enlevé à la tête des troupes la première ligne de tranchées allemandes, debout au milieu des balles, a été blessé grièvement au moment où faisant face à une contre-attaque ennemie il montait sur la tranchée pour entraîner ses hommes.

Capitaine LATIL, 55^e bataillon de chasseurs : après avoir entraîné son bataillon dans une vigoureuse attaque à la baïonnette jusque dans les tranchées ennemis, y a résisté jusqu'à la dernière extrémité à une contre-attaque au cours de laquelle il a été tué.

Sous-lieutenant HOGNON, 55^e bataillon de chasseurs : a montré depuis le début de la campagne la plus grande énergie et le plus grand sang-froid dans toutes les missions qui lui ont été confiées. Chargé, le 8 janvier, de conduire une colonne d'attaque à l'assaut d'une tranchée ennemie, a brillamment élevé deux lignes de tranchées et s'y est maintenu malgré les pertes subies par sa section et la violence de nombreuses contre-attaques.

Médecin aide-major REMY, 55^e bataillon de chasseurs : a, avec un dévouement inlassable, depuis le début de la campagne, soigné les blessés du bataillon ou ceux d'autres corps qui venaient se présenter à lui ou que ses brancardiers lui amenaient. Spécialement, le 8 septembre, pendant un violent bombardement de l'artillerie allemande, a, pendant les attaques des 8 et 9 janvier, installé son poste de secours à l'entrée des tranchées de première ligne, soignant sans interruption les blessés de tous les bataillons qui se trouvaient à proximité; a assuré l'enlèvement des blessés de première ligne, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie ennemis.

Médecin auxiliaire GIRARD, 55^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un sang-froid merveilleux en allant panser et ramasser sous les balles et les obus, non seulement dans les tranchées, mais encore en plein champ, les blessés de tous corps qu'il rencontrait, au cours des journées des 8 et 9 janvier.

Sergent ROUX dit RICHE, 55^e bataillon de chasseurs : quoique blessé a continué à commander sa section jusqu'au moment où il a reçu une deuxième blessure le mettant hors de combat.

Sergent VASSOR, 55^e bataillon de chasseurs : blessé très grièvement enlevant sa section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Caporal EMONT, 55^e bataillon de chasseurs : s'est toujours fait remarquer par son intelligence et son audace en s'offrant toujours à l'attaque des tranchées ennemis. Quique blessé, s'est employé pendant plusieurs heures pour les aménager, ses autres officiers étant hors de combat, et n'a consenti à quitter la ligne que lorsqu'il a été remplacé.

Lieutenant BOUCAUD, 35^e bataillon de chasseurs : blessé à la tête de sa compagnie, s'est fait rapidement panser et est revenu reprendre sa place pour prendre part à une contre-attaque au cours de laquelle il a reçu une deuxième blessure.

Adjudant RAMBOUT, 27^e d'infanterie : est sorti de l'hôpital pour prendre part au combat et conduire sa section à l'assaut des tranchées allemandes. Blessé deux fois, est de nouveau à son poste et n'a consenti à le quitter que le lendemain.

Caporal GOUFFAUD, 55^e bataillon de chasseurs : s'est porté en avant de la tranchée conquise, dans un trou produit par un obus, a puissamment aidé par son feu à repousser les Allemands, en tuant une quinzaine au moment où ils sortaient de leurs tranchées.

Chef de bataillon CASTELLA, 15^e d'infanterie : a fait preuve dans les combats d'un village des plus belles qualités militaires ; sang-froid, courage, coup d'œil, confiance dans le succès. A exécuté avec la plus grande énergie et en même temps avec prudence et habileté, le mouvement difficile qui était demandé à son bataillon et qui nous a donné le village.

d'un dévouement et d'un courage extraordinaires, assurant l'évacuation de plusieurs blessés en les portant sur son dos.

Adjudant LORION, 30^e rég. d'infanterie : chargé de porter sa section dans un entonnoir formé par une mine à quelques mètres de la tranchée allemande, a fait preuve d'un courage exemplaire. Est tombé, mortellement frappé, après avoir rempli la mission qui lui était confiée.

Adjudant MARRÉ, 20^e d'infanterie : a trouvé une mort glorieuse en conduisant sa section dans un entonnoir formé par une mine à quelques mètres de la tranchée allemande.

Soldats REYNAUDIAS et GUILLOT, éclaireurs au 30^e d'infanterie : sont tombés mortellement frappés au moment où ils se portaient courageusement en avant en entraînant leurs camarades.

Soldat CAJAT, 32^e d'infanterie : a relevé et renvoyé à deux reprises différentes deux bombes lancées par l'ennemi et a été blessé grièvement par une troisième qui lui est tombé sur les pieds.

Sous-lieutenant DUMÉNIL, 1^e bataillon de chasseurs : a surpris avec sa section un poste allemand d'une demi-section qui occupait un village organisé et l'a dispersé en lui faisant huit prisonniers, a mené cette opération avec entraîn et habileté et sans perdre un seul chasseur de sa section. (Déjà cité une première fois à l'ordre de l'armée pour un fait analogue.)

Soldat DAUILLENS et lieutenant FÈVRE, esadrille M. F. 33 : le 22 janvier, s'étant trouvés, au cours d'une reconnaissance de positions, encadrés par un feu d'artillerie intense et précis, sont restés pendant vingt minutes sous ce feu, bien que le sectionnement d'un longeron par un éclat d'obus compromît gravement la résistance de leur appareil.

Marechal des logis SERET, escadrille M. F. 33 : le 23 janvier, exécutant peu avant la tombée de la nuit, avec un lieutenant observateur, une reconnaissance urgente, l'a poussée jusqu'au bout malgré un feu d'artillerie très violent. A eu son appareil criblé d'obus, dont l'un a très légèrement atteint au visage le lieutenant observateur.

Lieutenant FÈVRE, escadrille M. F. 33 : le 23 janvier, exécutant peu avant la tombée de la nuit, une reconnaissance urgente, l'a poussée jusqu'au bout malgré un feu d'artillerie très violent. A eu son appareil criblé d'obus, dont l'un a très légèrement atteint au visage le lieutenant observateur.

Sous-lieutenant HAREL, 14^e hussards : ayant eu, pendant un combat de nuit, son cheval tué sous lui, a rallié quelques cavaliers déorientés ; s'est défendu contre des forces supérieures et a ensuite rejoint son corps après avoir traversé, sous un déguisement, les lignes allemandes. Grièvement blessé en conduisant le peloton cycliste à l'attaque d'un village.

LE 15^e D'INFANTERIE : a, sous les ordres du chef de bataillon JAGQUEMOT, fait preuve d'une vaillance et d'une endurance au-dessus de tout éloge en conquérant un village, après huit jours de lutte héroïque, de jour et de nuit, s'emparant une par une des maisons fortifiées, répétant les assauts au milieu des incendies, se maintenant sous un feu des plus violents dans les tranchées remplies d'eau glacée, indiquant à l'ennemi de lourdes pertes et lui enlevant une mitrailleuse et de nombreux prisonniers.

Chef de bataillon CASTELLA, 15^e d'infanterie : a fait preuve dans les combats d'un village des plus belles qualités militaires ; sang-froid, courage, coup d'œil, confiance dans le succès. A exécuté avec la plus grande énergie et en même temps avec prudence et habileté, le mouvement difficile qui était demandé à son bataillon et qui nous a donné le village.

Soldat BERNIGAUD, infirmier, au 35^e bataillon de chasseurs : au cours des journées des 8 et 9 janvier, n'a cessé de prodiguer ses soins aux blessés de la compagnie dans les tranchées enlevées à l'ennemi, faisant preuve

de plus de la plus grande ténacité et de la plus belle énergie, durant tout le combat du 28 décembre. A été blessé le 31 décembre. **Capitaines VINCENT et SPIESS**, 15^e d'infanterie : depuis le début de la campagne ont fait preuve des plus belles qualités militaires ; ont été tués le 27 décembre en parcourant, sous un bombardement violent, le front de leur compagnie pour les encourager par l'exemple de leur bravoure.

Capitaine MARCHANT, 15^e d'infanterie : le 1^e janvier, grâce à son énergie et à sa vaillance personnelle, a réussi à forcer l'entrée d'un village barré par des défenses accès soires formidables et dont les maisons étaient créées. Le 4 janvier a lancé sa compagnie par des pentes escarpées, au milieu des vignes et d'échelles transformées en abatis, à l'assaut d'une grande tranchée allemande ; a réussi à y entrer, à déloger l'ennemi et à s'y installer définitivement malgré un retour offensif et un bombardement furieux.

Capitaine BECK, 11^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé au combat d'un village, le 2 septembre 1914, a continué à commander ses sections sur la ligne de feu avec un sang-froid et une énergie admirables jusqu'au moment où il s'est évancé.

Capitaine ROUSSE LACORDAIRE, 11^e bataillon de chasseurs : a conduit ses chasseurs à un assaut à la baïonnette, le 27 août 1914, avec un courage admirable et un complet mépris de la mort. Tué au cours de l'assaut.

Clairon MALLIER, 30^e bataillon de chasseurs : atteint dès le début de l'action, dans la nuit du 24 décembre, d'une grave blessure, est tombé entre l'ennemi et nos réseaux de fils de fer, à quelques mètres de nos tranchées, a entonné la *Marseillaise* et a crié à ses camarades qui n'osaient tirer de peur de l'atteindre : « Tirez ! tirez ! Nom de Dieu... Vive la France ! »

LA COMPAGNIE 10/2 DU GENIE : a poursuivi pendant plus d'un mois des attaques à la mine dans un terrain envahi par l'eau et malgré un bombardement incessant. A pris une part brillante à la défense d'un village, le 28 décembre. Blessé et ayant conservé son commandement, est tombé une deuxième fois mortellement atteint.

Lieutenant D'VID, 15^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage et de la plus grande énergie dans l'attaque d'un village le 16 janvier, et a eu dans cette circonstance 2 officiers blessés, un tué, 7 sapeurs blessés, 2 sous-officiers et 9 sapeurs disparus dans la mine. A déjà été cité à l'ordre de l'armée.

Lieutenant BOUCHER, 15^e d'infanterie : très belle conduite au feu pendant l'attaque d'un village le 3 janvier, a fait preuve d'une grande énergie morale, ayant eu son frère mortellement frappé à son côté, a conduit avec grande bravoure une charge à la baïonnette qui l'a rendu maître d'un point d'appui important.

Lieutenant de réserve CREUSOT, 15^e d'infanterie : a montré le plus grand sang-froid et le plus grand courage durant le combat d'un village le 25 décembre ; blessé n'a quitté son commandement que par ordre.

Sous-lieutenant DUPLESSIS, 15^e d'infanterie : blessé deux fois dans le combat d'un village le 25 décembre, est resté à la tête de sa section, ne s'est fait panser qu'à la nuit, et a continué les jours suivants à assurer avec sa troupe l'accomplissement de missions dangereuses.

Adjudant JACQUES, 15^e d'infanterie : sous une grêle de balles partant des caves et des maisons d'un village, a enlevé brillamment sa section à l'assaut de ce village. Est tombé mortellement blessé en essayant de franchir un réseau de fil de fer.

Adjudant DESCHAMPS, 15^e d'infanterie : a été blessé en se portant à l'attaque d'un village, le 25 décembre, et en entraînant sa section à courte distance des réseaux de fil de fer.

Adjudant HUGUENIN, 15^e d'infanterie : a été tué le 25 décembre, dans un combat en entraînant brillamment ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Caporal BA RAT, 15^e d'infanterie : enseveli par l'éclatement d'un obus, au combat d'un village le 25 décembre, est resté une heure sans connaissance, a refusé de se retirer pour se reposer et a tenu à conserver le commandement de son escouade.

Caporal CHALUMET, 15^e d'infanterie : a pénétré dans une maison occupée par l'ennemi, l'a incendiée sous le feu des Allemands, tirant d'une pièce voisine ; a été tué peu après à l'assaut d'une tranchée.

Adjudant PORCHIER, compagnie 13/4 du génie : a pris volontairement le commandement d'un détachement chargé de rompre, au moyen d'explosifs, un réseau ennemi. Ce détachement ayant été décié par le feu, s'est avancé seul jusqu'au réseau, et a rapporté des renseignements intéressants.

Soldats SIMO et **BESSARD**, 15^e d'infanterie : bien que blessés en montant à l'assaut d'une tranchée, voulaient continuer le coup de feu ; ne se sont retirés que sur l'ordre du chef de section et encore parce que ce der-

nier leur a confié des prisonniers à conduire à l'arrière.

Capitaine DOUMERT, 28^e bataillon du génie : commandant une compagnie du génie, a pris dans un assaut la tête des travailleurs d'infanterie territoriale pour les entraîner ; a été tué au moment où il arrivait sur la position.

Soldat MONJU, 7^e zouaves : blessé une première fois à la tête, s'est retiré un instant derrière une barricade. Exhorté par un sous-officier à reprendre son poste de travail et de combat, s'y est immédiatement rendu, en criant : « C'est pour la France, vive la République ». A été presque aussitôt très grièvement blessé.

Capitaine BECK, 11^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé au combat d'un village, le 2 septembre 1914, a continué à commander ses sections sur la ligne de feu avec un sang-froid et une énergie admirables jusqu'au moment où il s'est évancé

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

renforts qui essayaient de dégager les ennemis.

Caporal CLIER, 28^e bataillon de chasseurs : en patrouille avec quatre hommes, a rencontré une patrouille ennemie de quinze hommes, l'a chargée sans hésitation, a tué un Allemand et mis les autres en fuite.

Caporal DETROYAT et **soldat FRAISSE**, 28^e bataillon de chasseurs : leur demi-section ayant été attaquée et entourée par une compagnie ennemie, en l'absence de leurs chefs qui avaient été tués ou blessés, ont soutenu le moral de leurs camarades et les ont fait résister pendant six heures jusqu'à l'arrivée des renforts.

Soldat CHATELARD, 28^e bataillon de chasseurs : a été blessé mortellement en cherchant par tous les moyens possibles à dégager un groupe de camarades entourés par les Allemands.

Chasseur MATHIVAUD, 28^e bataillon de chasseurs : étant en sentinelle, a fait feu sur deux fantassins ennemis, puis s'est précipité sur eux à la baionnette et les a faits prisonniers.

LA 41^e BATTERIE DU 2^e D'ARTILLERIE DE MONTAGNE : a sous les ordres du capitaine BOUSQUET, prêté le concours le plus efficace au 15^e d'infanterie dans la lutte prolongée qui a abouti à la prise d'un village. Officiers et canonniers ont rivalisé de vaillance et d'audace en amenant leurs pièces à détourner sous un feu meurtrier pour appuyer plus efficacement l'infanterie et détruire successivement à bout portant tous les obstacles qui entraînaient sa marche.

Lieutenant THEREL, 2^e d'artillerie de montagne : a placé lui-même plusieurs reprises une pièce à découvert sous un feu meurtrier pour battre, à courte distance, un objectif qu'aucune autre artillerie ne pouvait atteindre.

Sous-lieutenant VERINES, 2^e d'artillerie de montagne : a établi lui-même une pièce d'artillerie à 200 mètres d'un village pour démolir des maisons crénelées d'où partait un feu violent.

Cavaliere PETITJEAN, 1^r hussards : blessé le 21 août et revenu au front, s'est fait remarquer par son courage et son sang-froid ; a été blessé une seconde fois le 7 janvier 1915 en allant, la nuit, rejoindre un officier sous un feu violent de l'ennemi.

Sous-lieutenant de réserve SAILLEY, 11^e génie : le 4 janvier, chargé de détruire un réseau de fils de fer, à 50 mètres des positions ennemis, a accompli sa mission avec un courage admirable, puis a coopéré de sa propre initiative à la défense de la tranchée ennemie enlevée par les tirailleurs d'infanterie ; blessé la nuit suivante dans cette même tranchée, a refusé de quitter son poste et a été tué quelques instants après.

Caporal COMBEKOIL, 2^e génie : le 28 décembre, à l'attaque d'un village, a entraîné ses hommes avec une énergie remarquable ; ayant reçu deux blessures, a refusé d'aller se faire panser ; n'a rejoint le poste de secours que lorsque toute la section a été ramenée en arrière.

Lieutenant MOSCOVINO, 3^e bataillon de chasseurs à pied : s'est fait affecter à un corps actif. A montré un courage et une énergie remarquables aux cours d'une attaque par des forces très supérieures en nombre. A reçu plusieurs blessures au cours de cette attaque et ne s'est fait évacuer qu'après avoir fourni à son chef de corps un rapport complet sur l'engagement.

Sous-lieutenant de réserve MEUNIER, 3^e bataillon de chasseurs à pied : s'est élancé à la tête de sa section à l'attaque d'une tranchée allemande dans laquelle il a pénétré ; a attaqué de nouveau l'ennemi le lendemain et a été mortellement blessé au cours de l'engagement.

Capitaine BEAUGIER, 3^e bataillon de chasseurs : commandait pendant la nuit du 19 au 20 janvier le groupement principal d'une attaque dirigée contre une parallèle envahie par l'ennemi. A fait preuve d'énergie, de décision et de bravoure. A été blessé quelques instants après la réussite de l'attaque.

Sous-lieutenant de réserve MERLIN, 10^e bataillon de chasseurs : commandant une compagnie de première ligne pendant la nuit du 19 au 20 janvier, dans une attaque dirigée contre une parallèle envahie par l'ennemi. S'est jeté le premier dans la parallèle entraînant tous ses chasseurs par son exemple.

Médecin auxiliaire POUCHIN, 15^e d'infanterie : ayant appris qu'un homme venait d'être blessé dans la tranchée, n'a pas hésité à s'y porter, en plein jour, malgré le danger et a été frappé d'une balle au moment où à la tête de ses brancardiers, il sortait du boyau pour traverser un espace découvert, continué battu par le feu de l'ennemi.

Capitaine DEMARQUESSAC, 37^e d'infanterie coloniale : chargé d'une mission délicate et périlleuse, a, pour en assurer l'exécution tenu à se porter lui-même dans une tête de sape très exposée et y a été tué au moment où, avec le plus grand courage et sans souci du danger, il observait les positions ennemis.

Capitaine MEDAN, 37^e d'infanterie coloniale : pour mieux observer les positions ennemis, s'est rendu dans la tranchée la plus avancée, alors qu'elle était très violente bombardée, y a été tué en donnant à ses hommes le plus bel exemple de bravoure et d'énergie.

Sergent BRUSCHI, 37^e d'infanterie coloniale : a fait preuve d'intégrité et de sang-froid en entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie dont les défenseurs ont été mis en fuite. Blessé mortellement est tombé en criant à ses hommes : « Courage, les camarades, moi je meurs, mais vous, continuez à vous battre bravement. »

Soldat RIVERA, 37^e d'infanterie coloniale : a fait preuve de sang-froid et de courage en continuant à surveiller l'ennemi, restant seul dans une tranchée où son capitaine et trois de ses camarades venaient d'être tués, trois autres grièvement blessés.

Capitaine BACLINE, groupe cycliste d'une division de cavalerie : les 2 et 3 novembre, chargé avec son groupe d'occuper d'abord un moulin, puis de progresser sur l'objectif qui lui a été indiqué, s'est acquitté de sa mission avec une rare énergie ; non seulement maintenant sa troupe sous un feu de grosse artillerie et de mousquetier des plus violents, mais encore, obéissant aux ordres, tentant de se porter en avant et y arrivant, malgré de sérieuses pertes. Proposé pour la Légion d'honneur pour ce motif, a été tué le 4 novembre à la tête de sa troupe.

Lieutenant JOLIF, 7^e zouaves de marche : a fait preuve de la plus grande bravoure en entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée allemande, et a été frappé mortellement dans ce mouvement en avant.

Capitaine HEINRICH, du génie d'une division : dirige les travaux du génie avec une activité une endurance et un mépris du danger qui font l'admiration de tous. Ayant pris ses fonctions dans un instant critique, a contribué pour une large part au succès des opérations de sa division par l'énergie impulsif qu'il a su donner à ses troupes dans une guerre de sapes et de mines particulièrement active.

Sous-lieutenant de réserve MONTILLOT, 6^e bataillon de chasseurs : charge, depuis le début de la guerre, du commandement de la section de mitrailleuses de son bataillon, s'est fait remarquer dans de nombreuses circonstances par son intelligence, la rapidité et l'opportunité de son intervention. Vient de donner un bel exemple de sentiment du devoir en demeurant volontairement avec sa section dans les tranchées de première ligne depuis le 22 novembre jusqu'au 27 décembre.

Capitaine NEUVEUX, 21^e d'infanterie : sa compagnie étant en pointe d'avant-garde pour un premier contact avec l'ennemi, le 19 août, l'a entraînée brillamment, lui a fait franchir une rivière sous un feu violent. A été mortellement blessé.

Capitaine TOUVET, 24^e d'infanterie : a brillamment commandé son bataillon pendant quatre mois et demi, a fait preuve du plus grand sang-froid aux combats des 1^{er} et 26 décembre, donnant à tous l'exemple du calme et du mépris du danger ; a été mortellement blessé.

Lieutenant de réserve FRANCOIS dit CHAFFOUR, 349^e d'infanterie : a exécuté avec beaucoup d'audace et de sang-froid un coup de main sur une grande partie ennemie qu'il a réussi à détruire en grande partie, grâce à ses habiles dispositions.

Lieutenant de réserve PAGNOZ, 37^e d'infanterie : a conduit sa compagnie à l'attaque d'un village par une vaillance admirable, a réussi malgré les défenses accumulées à prendre pied dans les tranchées ennemis, a donné le plus bel exemple de courage en portant lui-même ses ordres à ses sections sous un feu violent, alors que tous ses agents de liaison avaient été tués. Mortellement blessé.

Sous-lieutenant de réserve LE BOEINNEC, 7^e zouaves : chef de section accompli, n'a cessé d'être un haut exemple pour la compagnie par son initiative intelligente, son entraînement, son sang-froid et sa vigueur. A été grièvement blessé en repérant une tranchée ennemie située à 35 mètres de nos lignes.

Caporale BAUDÉAN, 7^e zouaves de marche : fait prisonnier à la suite d'une explosion de mine, a pansé un de ses camarades blessé, s'est échappé en escaladant une barricade ennemie et s'est reporté en avant pour participer à une attaque.

Soldat MABROUK ABD-EL-KADER, 7^e zouaves de marche : a résolument franchi

le parapet pour se porter à l'attaque de l'ennemi, fortement retranché dans un entonnoir, reçus par un jet intense de projectiles de toute sorte, a été grièvement blessé et est mort des suites de sa blessure.

Soldat BARNAY, 7^e zouaves de marche : s'est distingué en coopérant, pendant la nuit, à l'accomplissement d'un coup de main. A été tué en assurant bravement, après la mort de trois de ses camarades, l'exécution de la mission qu'il avait reçue de lancer des bombes sur une tranchée allemande.

Soldat FEREZ, 7^e zouaves de marche : a fait preuve de la plus grande abnégation en n'hésitant pas, pour assurer la rapidité de transmission d'un ordre, à faire 200 mètres en terrain découvert, sous une grêle de balles. Blessé très grièvement au cours de sa mission.

Sergents COTTERMAU et ROLLAND, 6^e tirailleurs de marche : au cours d'une attaque, pris de flanc par une mitrailleuse allemande alors qu'ils avaient à tenir tête de front à un bombardement intense par les grenades et des engins de toutes sortes, ont résisté énergiquement.

Adjudant MARIAVILLE, 7^e zouaves de marche : chef de section accompli. Ne cesse de donner des preuves nombreuses d'initiative intelligente, de courage et d'énergie. S'est distingué particulièrement au combat du 6 janvier où il participa à la reprise d'une tranchée et au combat du 14, où il entraîna vigoureusement ses hommes dans l'entonnoir produit par l'explosion d'une mine, et en organisant habilement cette position.

Caporale LE REGUE, 7^e zouaves de marche : s'est jeté à la tête de son groupe dans la tranchée allemande. Par son tir précis d'explosifs, a forcé l'ennemi à évacuer la position. A été tué peu après.

Lieutenant JOLIF, 7^e zouaves de marche : a fait preuve de la plus grande bravoure en entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée allemande, et a été frappé mortellement dans ce mouvement en avant.

Capitaine HEINRICH, du génie d'une division : dirige les travaux du génie avec une activité une endurance et un mépris du danger qui font l'admiration de tous. Ayant pris ses fonctions dans un instant critique, a contribué pour une large part au succès des opérations de sa division par l'énergie impulsif qu'il a su donner à ses troupes dans une guerre de sapes et de mines particulièrement active.

Sous-lieutenant de réserve MONTILLOT, 6^e bataillon de chasseurs : charge, depuis le début de la guerre, du commandement de la section de mitrailleuses de son bataillon, s'est fait remarquer dans de nombreuses circonstances par son intelligence, la rapidité et l'opportunité de son intervention. Vient de donner un bel exemple de sentiment du devoir en demeurant volontairement avec sa section dans les tranchées de première ligne depuis le 22 novembre jusqu'au 27 décembre.

Adjutant DELIBET, 7^e zouaves de marche : a fait preuve du plus grand courage et du plus grand mépris du danger en se précipitant dans une tranchée ennemie où il a reçus trois blessures des défenseurs de la tranchée habillés en zouaves qui lui disaient de ne pas tirer.

Soldat BARBERON, 7^e zouaves de marche : chargé d'avertir ses camarades du lancement de bombes ennemis, est resté à son poste sous un feu violent d'explosifs et a trouvé une mort héroïque.

Sergent ZARAGORI, 7^e zouaves de marche : a trouvé une mort héroïque à la tête de sa section, en entraînant ses hommes à l'assaut, leur donnant le plus bel exemple de bravoure et de mépris du danger.

Sergent PECQUEUX, 7^e zouaves de marche : a trouvé une mort glorieuse à la tête de sa section en entraînant ses hommes, leur donnant le plus bel exemple de bravoure et de mépris du danger.

Chef de bataillon DE ROBIEN, 7^e zouaves de marche : a continué à détruire l'ennemi, malgré de sérieuses pertes. Proposé pour la Légion d'honneur pour ce motif, a été tué le 4 novembre à la tête de sa troupe.

Sous-lieutenant de réserve MONTILLOT, 6^e bataillon de chasseurs : charge, depuis le début de la guerre, du commandement de la section de mitrailleuses de son bataillon, s'est fait remarquer dans de nombreuses circonstances par son intelligence, la rapidité et l'opportunité de son intervention. Vient de donner un bel exemple de sentiment du devoir en demeurant volontairement avec sa section dans les tranchées de première ligne depuis le 22 novembre jusqu'au 27 décembre.

Chef de bataillon SCHILLE, 29^e d'infanterie : le 28 décembre, après avoir repoussé une première attaque allemande, et quoique blessé à la tête, est reparti après un pansement sommaire, a ralenti ses hommes, et, se mettant à leur tête, s'est élancé héroïquement sur l'ennemi. Est tombé frappé à mort.

Chef de bataillon GAUTHIER, 8^e d'infanterie : ayant abandonné ses fonctions de major au dépôt, sur sa demande, pour venir sur le front, a, dès son arrivée en ligne, fait preuve d'une grande activité et de bravoure. A été mortellement atteint lors de la visite quotidienne qui faisait sur son front. Officier brave ayant le mépris de la mort.

Lieutenant CHEVY, 85^e d'infanterie : blessé le 1^{er} octobre, est resté à la tête de sa section jusqu'à époussetage de ses forces. A toujours donné le meilleur exemple d'activité, de bravoure, et malgré ses pertes et les difficultés du terrain, a réussi à assurer les communications entre nos tranchées et les tranchées ennemis conquises.

Chef de bataillon FLEURY, 27^e territorial d'infanterie : s'est toujours fait remarquer par son audace et son sang-froid ; a été mortellement frappé, alors qu'il venait de parcourir le front de sa compagnie pour encourager ses hommes et s'arrêta pour observer les points de chute des projectiles ennemis.

Lieutenant SABY, 27^e territorial d'infanterie : a repris du service bien que dégagé de toute obligation militaire, n'a cessé de se signaler par son énergie et sa belle attitude au feu ; grièvement blessé, est resté à son poste, donnant un bel exemple de sang-froid et de courage.

Sous-lieutenant CRUCHET, 27^e territorial d'infanterie : deux fois blessé, exerce par sa bravoure, son entraînement et son dévouement le plus grand ascendant sur ses hommes.

Soldat BERTHIER, 27^e territorial d'infanterie : blessé et tombé entre les mains de l'ennemi, a réussi à s'évader et à rejoindre le dépôt de son régiment. Revenu sur le front, ne cesse de montrer de l'entrain, de l'endurance et du sang-froid.

Lieutenant DROUET, 1^{er} d'artillerie : a fait preuve des plus belles qualités d'intelligence et de bravoure depuis cinq mois. A pris, le 29 janvier, dans un village, le poste de tireur

CITATIONS
(Suite)

ou deux artilleurs venaient d'être successivement, l'un blessé et l'autre tué.

Lieutenant de réserve NERDEUX, 1^{er} d'artillerie : dirige remarquablement le feu des mortiers à chedrite. Blessé légèrement au cours de l'action, n'a pas voulu quitter son poste. Y est resté pendant vingt-quatre heures après sa blessure pour parer aux contre-attaques. Déjà cité à l'ordre de l'armée, le 8 novembre, et promu chevalier de la Légion d'honneur.

Lieutenant de réserve BASCOU, 1^{er} d'artillerie : a montré sur la première ligne, pendant la préparation et au cours d'une attaque, une énergie inlassable; ne pouvant plus employer sa pièce dont la plate-forme s'écroulait, a pris un obusier Chaumont qu'il a fait fonctionner lui-même. A eu les cheveux brûlés.

Lieutenant de réserve TÉTENOIRE, 95^e d'infanterie : blessé à l'épaule en entrainant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, n'en a pas moins continué sa marche en avant. A occupé la position et, après un pansement sommaire, y est resté toute la journée, donnant à tous un bel exemple d'énergie et de sang-froid.

Sous-lieutenant de réserve FARGES, 1^{er} d'artillerie : a fait preuve d'une énergie et d'un mépris du danger remarquables en dirigeant le feu d'une pièce d'artillerie placée en première ligne pendant l'attaque du 20 janvier. A été blessé. Déjà cité à l'ordre de l'armée, le 15 décembre, et à l'ordre du corps d'armée le 8 janvier.

Sous-lieutenant JULIOTTE, 29^e d'infanterie : le 26 décembre, attaqué à l'improviste par les Allemands, a rallié ses hommes avec le plus grand sang-froid, puis a cherché à les entraîner sur les ennemis en s'armant d'un fusil et en sortant de la tranchée pour contre-attaquer; atteint à quatre reprises différentes de projectiles dont l'un lui traversa la bras. Est tombé en continuant à crier à ses hommes : « En avant, à la baionnette ! »

Sergent BUFERME, compagnie 8/4 du génie : chargé de l'établissement d'un barrage, s'est

Chef de bataillon **BERTHELON**, 68^e d'infanterie : commandant un bataillon qui, le 25 janvier, a reçu l'attaque allemande et a grandement contribué à lui infliger un sanglant échec.

Capitaine **ANDREI**, 68^e d'infanterie : blessé une première fois le 30 août, est revenu sur le front; blessé une deuxième fois le 16 décembre, a conservé son commandement; blessé de nouveau le 25 janvier, dès le début de l'attaque, a conservé le commandement, contribuant à animer, par sa présence, l'énergique action de sa compagnie.

Adjudant **HEULOT**, 68^e d'infanterie : au moment où la première attaque allemande s'est produite sur le front de sa compagnie, est monté debout sur le parapet et a dirigé le tir de ses hommes avec le plus grand calme, leur disant simplement : « Pour la faveur à Guillaume, mes enfants, vissez bien ».

Sous-lieutenant **DE NUCHEZ**, 68^e d'infanterie : commandait une compagnie sur laquelle a porté le principal effort de l'ennemi. Par son énergie et son sang-froid, a contribué à repousser trois attaques successives et infliger à l'ennemi des pertes sévères.

Soldat **FAUDOUX**, 68^e d'infanterie : ayant reçu comme mission d'observer la marche des Allemands pendant l'attaque du 25 janvier 1915, n'a pas hésité à monter sur le toit d'une maison. Est tombé à son poste, frappé d'une balle au cœur.

Caporal **COIRAUT**, soldats **GILBERT**, **LEPINOUX** et **FROGER**, téléphonistes au 68^e d'infanterie : alors que toutes les lignes téléphoniques étaient coupées par les obus allemands, sont allés les réparer sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, permettant ainsi de maintenir la liaison avec l'artillerie.

Sergent-fourrier **FORTUNE**, 68^e d'infanterie : pendant une violente attaque allemande, le 25 janvier, s'est multiplié pour porter les ordres et aller chercher des renseignements jusqu'à la ligne de feu.

Sergent-major **RODIER**, 68^e d'infanterie : a, par son calme et son sang-froid, maintenu ses hommes à leur poste pendant un violent bombardement. N'ayant plus que dix hommes, les autres ayant été tués ou blessés, a repoussé une attaque violente qui avait amené les Allemands à proximité de sa tranchée; leur a fait 9 prisonniers.

Capitaine **RENARD**, 68^e d'infanterie : a vigoureusement repoussé une violente attaque des Allemands et leur a infligé des pertes sévères; est tombé glorieusement dans ce combat.

Soldat **BRUNET**, 68^e d'infanterie : au moment le plus vif de l'attaque du 25 janvier, le téléphone étant coupé, entendant son colonel dire : « C'est ennuyeux ! le téléphone est coupé », lui a dit simplement : « Ne vous tournez pas, mon colonel, je vais porter l'ordre ». Est parti à travers le village vigoureusement bombardé; a transmis l'ordre et est revenu près du colonel.

Adjudant **FAVREAU**, 68^e d'infanterie : au moment où une violente attaque se produisait sur une compagnie voisine, a pris, avec beaucoup de décision et d'après-propos, les dispositions judicieuses pour soutenir cette compagnie et a contribué sérieusement à repousser l'attaque.

Médecin aide-major **AUGIER**, 68^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve du plus grand dévouement et du mépris le plus complet du danger pour assurer la relève et le traitement des blessés. Tué le 14 novembre à son poste de secours, par un éclat d'obus.

Adjudant **BERNARD-MAUJIRON**, 30^e bataillon de chasseurs : au cours du bombardement d'un village, atteint d'un éclat d'obus resté dans la cuisse, a gardé le commandement de sa section, ne l'a quitté que sur l'ordre du capitaine et n'a pas voulu être soigné avant ses chasseurs blessés.

Lieutenant-colonel **CAPXIR**, 55^e d'infanterie : malgré une première blessure, s'est porté en tête de son régiment en butte à un violent feu d'infanterie. Est tombé grièvement atteint en entraînant ses hommes en ayant.

Soldat **GSELL**, 53^e d'infanterie : engage volontaire de dix-sept ans. Atteint de deux blessures très graves par éclats d'obus et saignant que ces blessures mettaient sa vie en danger, a, pendant deux mois, à l'hôpital où il était entraîné, donné le plus bel exemple de courage et de fermeté, reconfortant

ses camarades et sa famille, manifestant hautement la satisfaction du devoir accompli, et sa confiance dans l'avenir. Est mort le 8 janvier en chantant la *Marseillaise*.

Soldat **GARGAROS**, brancardier au 15^e d'infanterie : depuis le commencement de la campagne, a toujours fait preuve d'un dévouement et d'un courage remarquables, n'hésitant jamais à se porter en avant pour relever les blessés et entraînant toujours ses camarades. A été grièvement blessé, le 14 janvier, d'une plâtre pénétrante de la poitrine, alors qu'il était penché sur un blessé qu'il venait de relever et de panser sur la ligne de feu.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Capitaine **MOREAU**, 14^e d'artillerie : atteint le 13 septembre, de trois blessures, une section de sa batterie étant en butte à un feu violent de l'artillerie ennemie, a dû être évacué aussitôt et n'a pu reprendre son service qu'au bout de quatre mois, refusé à l'hôpital par suite de ses blessures. Officier d'artillerie des plus complets, commandant de bataille de la plus sérieuse valeur.

Capitaine **PERÈS**, 34^e d'infanterie : le 14 septembre, ayant pris le commandement du bataillon, en remplacement du chef de bataillon blessé, a été blessé lui-même de deux balles à l'épaule et au bras droit pendant qu'il conduisait le bataillon à l'attaque.

Capitaine **ESMIOL**, 4^e tirailleurs : commandant sa section le 21 août 1914, a fait preuve de la plus grande fermeté sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie. A été blessé grièvement.

Capitaine **Le CORBEILLER**, 36^e d'infanterie : blessé grièvement en conduisant sa compagnie à l'assaut d'un village.

Capitaine **TRINITÉ**, 36^e d'infanterie : blessé très grièvement à la tête de sa compagnie qui entraînait à l'assaut.

Capitaine **SCHAFFER**, 36^e d'infanterie : blessé grièvement à la tête de sa compagnie, le 17 septembre, après cinq jours de combats acharnés.

Capitaine **THOMAS**, 36^e d'infanterie : blessé en entraînant sa compagnie à l'assaut d'un village. A rejoint le front.

Capitaine **SENSEME**, 36^e d'infanterie : blessé très grièvement à la tête de sa compagnie, le 17 septembre, après cinq jours de combats acharnés.

Capitaine **PRUDHOMME**, 28^e bataillon de chasseurs alpins : a exercé le commandement de sa compagnie aux avants-postes pendant plus d'un mois d'une façon parfaite et a été grièvement blessé le 1^{er} novembre en l'entraînant à l'assaut des tranchées ennemis.

Capitaine **PASQUÉ**, 28^e bataillon de chasseurs alpins : excellent officier, a brillamment commandé sa compagnie depuis les débuts de la campagne. A été blessé d'un éclat d'obus, le 2 novembre, sur la position qu'il avait levée avec sa compagnie, le 31 octobre 1914. S'était déjà particulièrement distingué le 2 septembre.

Sous-lieutenant **RÉCHARD**, 27^e d'infanterie : grièvement blessé d'un éclat d'obus au bras lors de l'attaque du 13 décembre contre les tranchées ennemis; a subi l'amputation du bras droit.

Lieutenant de réserve **BAGARD**, 7^e rég. de zouaves de marche : ancien sous-officier de l'armée active. Très énergique, a toujours obtenu de ses hommes le maximum d'efforts. S'est, en toutes circonstances, fait remarquer par sa brillante conduite au feu et commande sa compagnie à la satisfaction de tous, chefs et subordonnés.

Lieutenant **DE LA GRANVILLE**, 6^e tirailleurs de marche : après avoir mis sur pied et instruit en quelques semaines avec un zèle remarquable une section de mitrailleuses, a eu la main droite brisée à son poste de combat dans une position avancée, par un projectile d'artillerie. A conservé malgré sa blessure très douloureuse, toute son énergie pour donner à un camarade toutes les instructions nécessaires pour que le service de ses pièces ne soit pas interrompu.

Chef de bataillon **POUPINEL**, 60^e d'infanterie : a fait preuve dans les combats des 12-13 janvier d'une grande valeur militaire et morale; a maintenu sa troupe sous le feu le plus meurtrier jusqu'à ce que l'ordre de replier lui eût été donné. Officier supérieur de tout premier ordre.

Chef d'artillerie **ROSIER** : blessé une première fois et revenu sur le front le 8 octobre; a été blessé une seconde fois en allant occuper son poste d'observation dans les tranchées les plus avancées.

Médecin-major **BAUN**, hôpital de Belfort : chirurgien des plus distingués et extrêmement habile; ayant par ses opérations et ses soins sauvé la vie à de nombreux blessés. A

montré une activité et un dévouement au dessus de tout éloge. Atteint d'une piqûre anatomique au cours d'une intervention.

Capitaine **MOULY**, 14^e d'infanterie : blessé au bras droit et près du coude. Bien que souffrant encore de sa blessure, a demandé à revenir sur le front.

Chef de bataillon **BORNEQUE**, 1^{er} rég. de marche de zouaves : vaillant officier, a eu en toutes circonstances une conduite digne d'éloges. Blessé le 15 septembre, est revenu au front avant complète guérison. A fait preuve, du 2 au 9 novembre, de la ténacité dans la défensive et, le 11 décembre, d'habileté et de vigueur dans l'offensive. A obtenu un plein succès.

Capitaine **DE LANGALERIE**, 3^e rég. de marche de tirailleurs algériens : a brillamment commandé un sous-secteur du 10 au 24 décembre au milieu des plus graves difficultés et s'est énergiquement maintenu sur ses positions malgré de violentes attaques allemandes. Blessé le 15 et le 20 septembre, il n'a chaque fois consenti à se laisser soigner qu'en fin de combat. A pris part à toutes les attaques où le régiment a été engagé et y a constamment fait preuve du plus beau sang-froid et de la plus grande bravoure.

Capitaine **JACQUIES**, 3^e rég. de marche de tirailleurs algériens : a superbement entraîné sa compagnie à l'assaut le 14 décembre et a été grièvement blessé au cours de cet assaut. Avait déjà été blessé au combat du 22 août, s'était énergiquement refusé à se laisser évacuer. A pris le commandement du bataillon, a su organiser la résistance jusqu'au bout. Pendant toute la campagne a donné les plus beaux exemples de calme, de bravoure et d'intégrité.

Lieutenant **FEVRE**, escadrille M. F. 33 : observateur de corps d'armée, a rendu des services remarquables, grâce à son sang-froid et à son courage ainsi qu'à ses connaissances militaires. Le 22 janvier, a exécuté une reconnaissance de position sous un feu intense d'artillerie bien que la solidité de son avion fut gravement compromise dès le début, un longeron ayant été presque totalement sectionné par un éclat d'obus. Le lendemain, 23 janvier, s'étant offert spontanément pour l'exécution d'une reconnaissance urgente, a surpris chez un officier aussi peu familiarisé avec le service. Dans ce court espace de temps, avait pris le plus grand ascendant sur tous ses subordonnés auxquels il inspirait la plus entière confiance. Blessé gravement en donnant une nouvelle preuve de son énergie et de sa bravoure.

Capitaine **CHATELLIER**, 24^e d'infanterie : venu le 15 septembre de l'armée territoriale, s'est aussitôt fait remarquer par ses hautes qualités militaires. A commandé pendant près de deux mois son bataillon et s'en est acquitté d'une manière parfaite et qui avait lieu de surprendre chez un officier aussi peu familiarisé avec le service. Dans ce court espace de temps, avait pris le plus grand ascendant sur tous ses subordonnés auxquels il inspirait la plus entière confiance. Blessé gravement en donnant une nouvelle preuve de son énergie et de sa bravoure.

Capitaine **SAUBERT**, 9^e d'infanterie : commandant de compagnie d'un courage et d'une énergie au-dessus de tout éloge ; a toujours été placé, depuis le début de la campagne, aux postes de confiance ; dans les combats du 10 au 12 décembre, a exécuté une contre-attaque vigoureuse, repris une partie des tranchées occupées par l'ennemi et lui a causé des pertes sévères. A maintenu ensuite pendant trois jours, sous un feu terrible de canons, de bombes et de mitrailleuses les fractions placées sous ses ordres.

Capitaine **DE BEGOUGNE DE JUNIAC**, 10^e hussards : officier d'une bravoure à toute épreuve. Très grièvement blessé, le 28 janvier, en dirigeant une colonne d'attaque.

Sous-lieutenant de réserve **PEPIN**, 6^e d'infanterie : blessé très grièvement d'une balle à la tête, dans la tranchée, au moment où il observait à travers un crâne ce qui se passait en avant de son front.

Lieutenant de réserve **BIDET**, 68^e d'infanterie : commande la compagnie sur laquelle a porté, le 25 janvier, le principal effort de l'ennemi. A fait preuve d'autant de sang-froid que de courage. Les attaques ennemis ayant été repoussées, est allé sous le feu occuper une maison où un groupe allemand s'était barricadé et en a fait les occupants prisonniers.

Capitaine **COTINAUD**, 28^e d'infanterie : choisit spécialement avec sa compagnie pour mener une attaque particulièrement difficile et dangereuse en raison de la configuration du terrain et des feux auquel il était soumis, a élevé brillamment à la baïonnette, sans un cri, sans un coup de fusil, deux groupes de six tranchées qui venait de conquérir. A organisé sous un bombardement violent la position conquise.

Sous-lieutenant **DEPRÉ**, 28^e d'infanterie : déjà blessé le 28 août, a rejoint le front le 19 octobre. A, le 21 janvier, conduit deux attaques à la baïonnette, repris avec un peloton une tranchée fortement tenue par l'ennemi, où il a été fait 22 prisonniers. A été blessé le soir du 21 dans la tranchée conquise, bombardée par l'artillerie, donnant à tous l'exemple de la bravoure et du plus grand sang-froid.

Lieutenant de **LAGARRIGUE**, 57^e d'artillerie : chargé de préciser le tracé d'un ouvrage allemand à détruire par l'artillerie, a exécuté dans les journées des 24 et 25 janvier, une série de reconnaissances extrêmement périlleuses.

Adjudant **COUCUT**, 34^e d'infanterie : tous ses officiers étant tombés glorieusement à pris, le 31 octobre, à une attaque contre les Allemands où il a été blessé très grièvement.

Soldat **CHARRUAU**, 16^e d'infanterie : plein d'entrain et de sang-froid. A pris le com-

Lieutenant **DUVAL**, 45^e d'artillerie : a fait preuve d'une grande bravoure et d'une connaissance approfondie du tir. Blessé grièvement à son poste d'observation sur un sapin, à 15 mètres de hauteur, exposé au feu de l'artillerie et de l'infanterie ennemis.

Capitaine **MARASSE**, état-major d'une brigade : envoyé en mission sur la première ligne de feu, a enlevé avec un merveilleux brio, une compagnie avec laquelle il a poussé jusqu'à l'extrême limite du possible et fait une vingtaine de prisonniers. S'était déjà signalé le 5 octobre en conduisant brillamment une section de mitrailleuses, s'est particulièrement distingué dans un combat où, avec ses deux pièces, il tint tête à une compagnie de mitrailleuses ennemis. Commandant une compagnie et grièvement blessé, a continué à tirer tout en travaillant à l'établissement d'un barrage à l'origine du boyau.

Adjudant-chef **AUBERT**, 1^{er} de marche d'infanterie coloniale : a fait preuve de la plus grande bravoure au combat du 21 décembre, où il a été grièvement blessé.

Soldat **BRION**, 32^e d'infanterie : étant commandé pour aller poser des défenses accessoires avec un camarade et ce camarade ayant été blessé, s'est porté à son secours et a reçu successivement trois blessures, malgré lesquelles il a continué à avancer jusqu'à ce qu'il ait pu le rejoindre.

Adjudant **ALETTI**, 27^e d'infanterie : sous-officier des plus braves. Au combat du 11 décembre, bien que blessé, a entraîné ses soldats, sous un feu violent, à l'attaque d'une tranchée ennemie.

Soldat **RIDARD**, 22^e d'infanterie : a fait preuve d'un admirable courage, d'abord en conduisant à deux reprises vingt hommes porteurs de sacs à terre sur la ligne de feu, puis en portant des munitions et des grenades, enfin en assurant à plusieurs reprises la liaison avec l'ennemi.

Chasseur **RAYNAUD**, 13^e bataillon de chasseurs : le 9 septembre, ayant eu la jambe traversée par une balle, a fait preuve du plus grand courage, s'est entraîné sur le sol pendant plus de 100 mètres pour rapporter à son chef de section un renseignement envoyé par le chef de patrouille dont il faisait partie.

Sous-lieutenant **LE GARREC**, 14^e d'infanterie : a commandé très énergiquement sa compagnie depuis le début de la campagne. S'est toujours montré calme et brave au feu. Blessé le 16 septembre à la mâchoire. Revenu au corps, a contribué par son courage et son énergie au maintien de son unité sur un point attaqué avec acharnement pendant trois jours.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Caporal **REY**, 53^e bataillon de chasseurs : a fait preuve en toutes circonstances d'un courage remarquable. S'est, en particulier, signalé en se maintenant dans une tranchée enlevée à l'ennemi, alors que tous ses camarades avaient été mis hors de combat; blessé à la jambe, a refusé de quitter sa section très épreuve par l'artillerie lourde pour attendre l'attaque ennemie.

dement de ses camarades et les a entraînés en avant, les gradés étant tombés. A sauté le premier, sous un feu très violent, dans une petite tranchée d'où l'ennemi exécutait des feux d'enfilade très meurtriers et en a délogé les occupants à la baïonnette, permettant à ses camarades d'occuper cette tranchée. A été blessé grièvement de deux balles dans la tranchée même dont les Allemands occupaient une extrémité.

Sapeur mineur HERBAUT, 9^e génie : s'étant proposé comme volontaire pour faire une brèche dans le réseau de fils de fer ennemis, est parvenu jusqu'à ce dernier, malgré la violence extrême du feu; a précédé la section d'infanterie pour accomplir sa mission et ne s'est replié que sur l'ordre de son sous-officier, après avoir reçu trois blessures.

Caporal SUQUET, 59^e d'infanterie : a été atteint le 25 août d'une blessure grave qui a entraîné la perte des deux yeux.

Adjudant-chef PIGIERE, 20^e d'infanterie : adjudant à la mobilisation, a fait preuve en toutes occasions d'un dévouement et d'une conscience dignes d'éloges. Revenu sur le front après la guérison d'une première blessure, a été de nouveau grièvement blessé par un éclat d'obus, le 27 décembre, dans les tranchées nouvellement conquises.

Sergent DERRIEN, 48^e d'infanterie : le 29 août étant agent de liaison, pris le commandement d'une section privée de chef, l'a entraînée au feu, a été blessé grièvement en la faisant charger à la baïonnette; a subi l'amputation du bras.

Caporal OLLIVIER, 71^e d'infanterie : s'est présenté plusieurs fois le premier à la demande de volontaires pour accomplir des missions difficiles. En effectuant une série de patrouilles audacieuses près des lignes ennemis, a permis de relever exactement les tranchées adverses et de faire démolir par l'artillerie en y tuant de nombreux Allemands; a été blessé grièvement au cours d'une de ces reconnaissances.

Marechal des logis RYCKEWÄRT, 7^e d'artillerie : très crâne au feu. Blessé à deux reprises, a refusé de se faire panser avant la fin de l'action. Le 23 août, est allé, sous une grêle de balles, chercher une échelle observatoire laissée par la batterie. Le 5 octobre, a changé le timon d'une voiture caisson et a réussi à ramener la voiture sous un feu violent d'artillerie.

Sergent ESTRADE, 43^e d'infanterie coloniale : a renouvelé plusieurs jours de suite une patrouille pour enlever un petit poste ennemi. S'est approché la nuit avec ses hommes jusqu'à quelques mètres des tranchées allemandes et a réussi à enlever de vive force deux prisonniers qu'il a ramenés dans nos lignes.

Soldat COME, 8^e de marche de zouaves : un obus de très gros calibre ayant complètement enterré les deux pièces de sa section de mitrailleuses en tuant un caporal et blessant trois autres hommes, a montré un grand sang-froid en déterrant l'une des pièces, la changeant de place et recommençant le tir. Était lui-même blessé à la jambe.

Soldat SACREAU, 8^e de marche de zouaves : n'a pas hésité à sortir de la tranchée sous un feu violent d'artillerie lourde pour aller chercher un rapport porté par un agent de liaison qui venait d'être blessé, alors que deux autres agents de liaison venaient d'être tués sous ses yeux.

Brigadier BOUTROUILLE, 3^e cuirassiers : blessé à la tête le 22 décembre, remplaçant le tireur pointeur, n'a voulu abandonner son poste que lorsque sa pièce a été mise hors de combat. A donné par son attitude un très bel exemple d'énergie et de courage.

Cavalier MOREAU, télégraphiste au 6^e cuirassiers : a fait preuve d'un courage admirable en se déplaçant pendant huit jours sur un terrain sillonné par les obus de gros calibre et battu à bout portant par les feux de l'infanterie. Blessé à la tête d'un éclat d'obus a continué à remplir sa mission périlleuse.

Marechal des logis THOME, 3^e cuirassiers : blessé à la cuisse dans la nuit du 18 décembre, n'a voulu se laisser panser qu'à la fin d'une action à laquelle la section prenait part. A continué bien que blessé à diriger le tir d'une pièce.

Cavalier GUIRAUD, 28^e dragons : blessé à la tête a continué à assurer le service de sa pièce avec sang-froid, sous un feu violent d'artillerie.

Cavalier TABARY, 28^e dragons : atteint de trois blessures, a refusé de quitter la ligne de feu.

Cavalier CAUVET, 9^e dragons : est allé sous un feu violent, relever un quartier-maître blessé à mort. A été lui-même blessé.

Cavalier DE SEYNES, 9^e dragons : a fait preuve d'une grande bravoure au cours d'une reconnaissance très dangereuse et malgré une blessure grave au bras, a continué à remplir sa mission.

Sergent MOLINAS, 41^e territorial : le 30 décembre 1914 sous un feu violent d'artillerie, a fait preuve d'un grand sang-froid et de courage en portant rapidement sa demi-section sur ses emplacements de combat et en l'y maintenant, calme, prête à repousser tout essai d'offensive ennemie. Gravement blessé.

Sergent HASSIN BEN AMAR GUEDIEM, 4^e tirailleurs indigènes : blessé gravement le 30 décembre par l'explosion d'une forte mine allemande, alors qu'il était à son poste de combat, donnant un exemple de calme et secondant avec zèle son chef.

Soldat BARREY, 347^e d'infanterie : a été grièvement blessé par un éclat d'obus alors qu'il travaillait au perfectionnement du toit d'une tranchée. A été amputé de la cuisse gauche.

Soldat BRANCOURT, 348^e d'infanterie : conducteur d'un caisson de mitrailleuses, s'est toujours fait remarquer par son dévouement. A été blessé grièvement le 18 septembre d'éclats d'obus qui ont nécessité l'amputation de la cuisse droite en son milieu et fait craindre la nécessité d'amputer la cuisse gauche.

Soldat BIDEAU, 348^e d'infanterie : a été blessé grièvement à la cuisse dans les tranchées et a été amputé de la cuisse gauche.

Marechal des logis CAPLAIN, 11^e d'artillerie : très grièvement blessé le 27 décembre d'un éclat d'obus à la jambe dans la caponnière de sa pièce, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables en faisant éteindre un commencement d'incendie qui s'était déclaré dans la caponnière, en dirigeant les hommes qui l'emportaient le long du boyau de tranchée et en plaisantant sur sa blessure en disant : « On mettra un morceau de bois à la place ».

Sapeur mineur MONTOIS, 3^e génie : a été atteint d'un éclat d'obus qui lui a arraché la main gauche, nécessitant l'amputation de l'avant-bras gauche; a fait preuve d'un courage qui a provoqué l'admiration des témoins en attendant son évacuation, continuant à causer avec ses camarades avec calme et grand sang-froid.

Sergent BANCAL, 27^e bataillon de chasseurs : son chef de section mis hors de combat et lui-même étant blessé, a pris sous un feu violent de l'ennemi le commandement de sa section très éprouvée; n'ayant pu progresser, s'est maintenu sur son emplacement à 50 mètres de la tranchée ennemie pendant deux jours et deux nuits sans aucune communication avec les autres fractions de la compagnie.

Sergent FROMANT, 27^e bataillon de chasseurs : dans un assaut à la baïonnette sur des tranchées allemandes et sous un feu violent, s'est jeté crânement en avant de sa section au moment où elle arrivait à 40 mètres de l'ennemi. A été blessé de deux balles à la poitrine.

Caporal territorial LAVAL, 27^e bataillon de chasseurs : a montré le plus bel exemple d'héroïsme en se portant à l'attaque en avant de ses hommes. Blessé aux deux cuisses, est resté deux nuits consécutives sur le champ de bataille sans préférer une plainte. A répondu à son capitaine qui le félicitait : « Les vieux aussi font leur devoir, mon capitaine. »

Chasseur FAUQUE, 24^e bataillon de chasseurs : le 30 décembre, a fait preuve du plus grand courage en allant chercher en plein jour un chasseur blessé, tombé devant les tranchées allemandes et en le rapportant dans les lignes françaises. S'était déjà signalé à plusieurs reprises par des actes d'audace et de bravoure.

Sergent GARDON, 4^e génie : depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve de zèle et de courage. Dans la soirée du 27 décembre, chargé d'une reconnaissance sur un terrain battu par un feu violent, a été grièvement blessé et ne s'est laissé évacuer qu'après avoir donné à sa section tous les ordres nécessaires à l'accomplissement de sa mission.

Adjudant-chef GABILLAUD, 54^e bataillon de chasseurs alpins : le 27 décembre, a pris le commandement de la compagnie où tous les officiers venaient d'être mis hors de combat. A assuré la progression de la chaîne malgré un feu particulièrement violent et l'a dirigé avec beaucoup d'habileté et d'énergie. Est tombé très grièvement blessé au moment où il menait sa troupe sur l'objectif désiné.

Caporal SACCHERO, 54^e bataillon de chasseurs alpins : a été grièvement blessé le 27 décembre en entraînant une demi-section à l'assaut des tranchées ennemis (cinquième blessure).

Chasseur LEMONIER, 2^e bataillon de chasseurs : est sorti un des premiers de nos tranchées pour se porter à l'attaque des tranchées ennemis avec un mépris absolu du danger. A entraîné plusieurs de ses camarades jusqu'au réseau de fils de fer ennemis. Blessé une première fois, est resté pendant plusieurs heures sous un feu particulièrement violent et efficace d'infanterie et d'artillerie, a été ensuite atteint d'un éclat d'obus au bras gauche ce qui a nécessité l'amputation de ce membre.

Soldat GOUIJON, 1^e d'infanterie : engagé volontaire de la classe 1917, a été blessé dans la tranchée par un éclat d'obus au bras droit ; s'est fait panser dans un abri où il est resté jusqu'au soir moment auquel il a été conduit à l'ambulance ; a fait preuve de courage et d'un excellent esprit militaire en se plaignant d'avoir été blessé trop tôt, à peine arrivé au corps, et en maîtrisant sa douleur devant ses camarades, auxquels il a ainsi donné un bel exemple d'énergie.

Canonniere BLAISE, 12^e d'artillerie : a rempli au combat du 27 décembre, les fonctions de signaleur d'artillerie sous un feu violent avec un sang-froid parfait. A été blessé grièvement. Avait déjà été blessé dans les mêmes conditions au commencement de septembre et, à peine guéri, avait rejoint sa batterie sur sa demande expresse.

Marechal des logis THOREZ, 1^e d'artillerie à pied : a constamment donné des preuves de sang-froid et de courage. Etant en observation, a eu son cheval tué tout près de lui par une balle de shrapnel. Est revenu le lendemain à l'observatoire où il fut lui-même blessé par un éclat d'obus. A néanmoins continué l'observation du tir et ne s'est fait panser que lorsque l'action fut achevée.

Sapeur mineur BOSSONEY, 4^e génie : ayant été blessé au cours du combat du 25 octobre, a fait preuve d'un courage remarquable en supportant vaillamment deux blessures qui l'immobilisaient et a fait tous ses efforts pour s'échapper d'une zone battue par les feux des deux parts et pour éviter de tomber aux mains de l'ennemi. Ayant réussi à se rapprocher de notre ligne, a pu donner des renseignements précieux sur l'ennemi.

Adjudant MINVILLE, 142^e territorial : le 21 décembre, sa section se trouvant à l'extrême gauche de sa compagnie, à quelques pas des Allemands, dans une tranchée dont ceux-ci venaient d'enlever une partie, a organisé une barricade sous le feu et y a maintenu ses hommes malgré les bombes et grenades.

Canonniere CHEVALIER, 25^e d'artillerie : a été atteint, le 24 septembre, au cours du ravitaillement de sa batterie, de vingt-sept blessures dont plusieurs extrêmement graves. A la mâchoire fracassée, a perdu un œil et est resté sans doute estropié d'un bras.

Marechal des logis BOSSE, 2^e d'artillerie : le 30 décembre, vérifiant une ligne téléphonique dans des tranchées, a été blessé grièvement de quatre éclats d'obus.

Adjudant-chef POZZO DI BORGO, 112^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué à l'attaque d'une tranchée, le 20 décembre ; est entré un des premiers dans la tranchée avec sa section, entraînant tout le monde par son exemple ; en maintes circonstances, a été toujours le premier à marcher.

Sergent fourrier RIGORD, 112^e d'infanterie : a pris, lors de l'attaque d'une tranchée, le commandement d'une demi-section privée de son chef et l'a vigoureusement portée en avant. Deux fois blessé, n'a pas été retiré que par ordre. Avait été déjà blessé le 14 août.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.